

# La Critique des Livres

André GIDE : ROBERT (« Nouvelle Revue Française », édit.)

Robert est un supplément à l'École des Femmes, dont j'ai parlé ici. Il est dédié au critique allemand Ernest-Robert Curtius, qui avait, comme plusieurs de ses confrères français, souhaité de lire le journal du mari après le journal de la femme, et qui, ayant comaré vous et moi, deux oreilles, désirait entendre les deux sons.

Je regrette qu'André Gide n'ait pas présenté les deux journaux sous la même couverture pour deux raisons :

D'abord parce que Robert est une plaquette dont le contenu représente une page et demie de *Candide*, et que le gidophile moyen, qui n'est pas nécessairement millionnaire, fera peut-être la grimace en la payant dix-huit francs. J'approuve qu'une édition originale soit établie selon les convenances de l'auteur et sa cote sur le marché. Mais elle devrait être suivie immédiatement d'une édition courante, ici celle à laquelle les critiques renverraient le cercle des lecteurs, qui s'élargit de jour en jour régulièrement autour d'André Gide.

Ensuite parce que la forme du journal-diptyque, employée après Balzac par André Maurois dans *Climats* et par Jacques Boulenger dans *Miroir à deux faces* convient plus qu'à personne à André Gide, à cause de son intelligence critique et de son bilatéralisme profond. Il est singulier qu'il ait attendu ici une sollicitation du dehors. A moins qu'il ne fasse semblant de l'avoir attendue ?

A moins aussi que ce bilatéralisme n'ait ses limites. Il me semble qu'il apparaissait beaucoup plus franc et net dans les premiers romans d'André Gide, par exemple *L'Immoraliste* et *La Porte étroite*. Dans *L'Immoraliste*, la liberté du lecteur est respectée, l'auteur ne prend parti pour aucun de ses deux personnages, et il nous laisse libres d'aimer Michel ou sa femme, ou mieux de les comprendre l'un et l'autre, de nous accorder ou de compatir avec l'immoralisme de l'un ou l'abnégation de l'autre. Pareillement, dans *La Porte étroite*, l'équilibre est parfait entre le sentiment de la vie chez le narrateur et celui de la perfection morale chez Alissa. Au contraire, les deux grands romans d'André Gide, *Les Caves du Vatican* et les *Faux-Monnayeurs* nous le montrent optant pour l'option, passant du bilatéralisme au choix. Le point de vue de l'option y prolonge, y développe celui de la pension où sont élevés Protos et Lafcadio, et où il y a les subtils et les crustacés. Gide est pour les subtils contre les crustacés, et il classe ses impossibilités ou ses rancunes parmi les crustacés. Il y a le côté des justifiés, aidés de subtilité, et le côté des regroupés, emprisonnés dans la carapace sociale et dans le conformisme. Gide applique son humour, qui est d'excellente qualité, à charger ces derniers de tous les ridicules, de toutes les ombres, et, comme disait le père Hugo, de toutes les surdités ; jolenons-y toutes les absurdités. Il opte pour l'individualisme. Il écrit des romans à thèse contre tous les conformismes, il se fait anti-Bourget. Il est excellent que dans une littérature riche, toutes les positions soient tenues, et je me réjouis de voir celle-là (qui fut après tout celle de Flaubert) occupée par un maître. Mais il ne faut pas de malentendus : on ne saurait y voir l'arête d'un point de vue critique, ni une position bien favorable à un miroir à deux faces.

A vrai dire, André Gide n'avait pas encore tenté de façon expresse le miroir à deux faces. Et l'on ne savait pas dans quelle mesure il restait capable de l'écrire. Maintenant que nous avons l'École des Femmes et Robert, nous sommes fixés. Et j'avais grand tort tout à l'heure de m'estimer, sous prétexte qu'il me paraissait trop léger de ma-

tière, un livret qui nous apporte de si précieuses lumières sur ce que les critiques appellent si lourdement l'évolution de son auteur.

Robert n'est pas précisément le journal du mari d'Evelyne, mais une lettre, ou un mémoire, qu'il est censé adresser à l'auteur qui a publié le journal de sa femme. C'est le monsieur qui use du droit de réponse.

Dans l'École des Femmes, Evelyne faisait avec désolation la découverte qu'elle avait épousé un homme à principes, honnête socialement, hypocritement avantageux, ou avantageusement hypocrite, catholique pratiquant, avec un prêtre dans le ménage, bref le mariage d'une subtile avec un crustacé que, pendant les fiançailles, l'esprit du diable, disons la beauté du diable, lui a présenté comme un subtil.

Le portrait d'Evelyne, tel que le faisait sobrement sortir son récit, était charmant. Il prenait une bonne place dans l'attirante série des femmes d'André Gide. On reconnaît en Gide, un ami des femmes, et presque un complice : un homme, en tout cas qui les comprend admirablement. L'intelligence, avec lui, joue sa partie, et la gagne. Quand on s'est arrangé pour ne pas souffrir des femmes, qu'on les aime dans un monde à deux dimensions, alors l'amour prend plus de liberté, de clairvoyance, de pureté. On a choisi la meilleure part. Et on leur donne sa meilleure part.

Autant le journal d'Evelyne met Evelyne en valeur, est ascendant pour Robert, autant nous paraît piteuse la défense de Robert. Les droits de l'unilatéralisme gidien (tout au moins de Gide romancier) restent saufs. Evelyne présentait son mari comme un imbécile. Robert ne se discute pas, il en remet. L'auteur lui fait étaler sa sottise, confirmer le journal d'Evelyne. C'est bien un supplément à l'École des Femmes. Ce n'est pas un complément, moins encore une contre-partie. Je fais exception pour la belle page de la fin où Robert convient avec une honnêteté limpide qu'Evelyne valait mieux que lui. Je regrette en la lisant que Gide n'ait pas mis son amour-propre à lui donner des partisans parmi les lecteurs.

Les deux natures, de la femme et du mari, ne s'affrontent pas d'une manière directe, sur des points essentiels. Par exemple, ils parlent beaucoup de leurs lectures. Un jour que Robert fait la lecture à Evelyne malade, il tombe sur un passage d'une introduction à Joseph de Maistre, où il est dit que de Maistre, quand il était étudiant, écrivait à ses parents pour leur demander l'autorisation de lire un nouvel auteur. Evelyne éclate d'un fou rire, au grand scandale de Robert. Evelyne trouve cela immensément ridicule. Robert le trouve très bien. Ainsi s'opposent l'opinion d'une femme intelligente, qui espère bien que ses enfants se passeront de sa permission pour lire ce qu'ils voudront ; et celle d'un pharisien conformiste et obtus. Il n'y a ni à rire, ni à admirer. Ce qui serait en effet ridicule aujourd'hui, ne l'était pas dans une famille noble du XVIII<sup>e</sup> siècle où l'on s'attachait à maintenir une tradition, une permanence du sang, une façon de sentir perpétuelle. On ne conçoit pas d'aristocratie sans

un esprit de famille de ce genre. Voilà ce que Robert pourrait expliquer à Evelyne qui se féliciterait d'être une bourgeoise du XX<sup>e</sup> siècle, de ne se sentir point assujettie si étroitement au devoir de conservation. Mais il s'agit pour l'anti-Barrès et l'anti-Bourget qu'est André Gide de frapper de ridicule et de *crustacisme* tout ce qui est conservation par la famille. Et, du moment que Barrès et Bourget tirent dans un sens, je ne vois nulle objection à ce que Gide se fasse l'avocat de la thèse opposée. Je lui reproche seulement d'avoir donné à sa thèse figure de dialogue, d'avoir pipé les dés dans le jeu du miroir à deux faces. Ou plutôt je ne lui reproche rien, puisqu'il porte son masque à la main.

Dans *l'École des Femmes* et *Robert*, l'auteur de *La Porte étroite* et *des Caves*, qui est d'ailleurs un esprit sincèrement et très purement religieux, au sens intérieur, continue à s'en prendre aux formes oppressives, conventionnelles ou extérieures du sentiment religieux. Son Robert est un cafard épais, et le directeur spirituel de la famille, l'abbé Bredel une utilité d'Église, d'ailleurs paisible, et contre laquelle je n'ai aucune objection. Je remarque simplement ceci, que tout se passe chez ces catholiques comme si l'abbé Bredel était un paillard. Le genre religieux de la famille n'est point catholique, mais protestant. On se croirait à Genève. Cela se reconnaît au ton, aux traits, au je ne sais quoi. J'ajoute qu'il semble qu'André Gide voit souvent d'un dehors mal renseigné les choses de la religion catholique. Dans *Les Caves du Vatican* il faisait faire à un franc-maçon une abjuration solennelle en pleine église du *Gesu*. Comme si l'église reconnaissait dans la maçonnerie une religion ! Dans *Robert*, l'abbé Bredel fait communier *in extremis* une femme qui, dans sa pleine raison, lui déclare qu'elle recevra le sacrement pour lui être agréable, mais qu'elle n'a pas l'ombre de foi. Un prêtre catholique ne donnerait pas la communion dans ces conditions, et l'abbé d'André Gide encourt des peines canoniques. Il ne s'en tirera pas devant son évêque, aussi facilement que l'auteur, à qui nous avons adressé quelques critiques, mais auquel nous donnons en terminant absolution entière, parce qu'il n'écrit rien d'insignifiant, et qu'il ne nous fait jamais réfléchir plus utilement que lorsque nous nous sentons quelque dissidence avec cet éternel dissident.

Albert THIBAUDET.